

Chesterton, ivre de joie

François Angelier
LE MONDE DES LIVRES, 29 avril 2015



Image : Rita Mercedes

Du crépuscule de Victoria au bref règne d'Edouard VIII, Londres fut, quasi quotidiennement, le théâtre d'un phénomène fabuleux et fabuleusement perturbant noté dans les annales municipales sous le nom de Gilbert Keith Chesterton (1874-1936), écrivain. Chapeauté d'un informe feutre mou à très larges bords, stature et bedaine falstaffiennes à peine contenues par un ample manteau-cape plutôt gris, au poing une canne-épée semblant battre la mesure d'une symphonie imaginaire, au nez une paire de binocles chancelante, la cravate en folie et l'âme en joie, ainsi allait Gilbert l'enchanteur, légende urbaine, catholique solaire et génie des lettres anglaises.

Quarante ans durant, les Londoniens assistèrent en effet au grand burlesque du *fat comic* « GKC » : GKC tente de faire du vélo, GKC médite et s'endort sur un prie-dieu, GKC prend le fiacre pour faire cent mètres, GKC cambriole une salle d'attente pour récupérer le parapluie de sa femme, GKC boit, GKC défend Saint Thomas, GKC reboit, etc. Par ailleurs, GKC écrit, dicte, profère, conférence, polémique, le tout dans des proportions GKCiennes, donc pantagruéliques : nouvelles (deux cents), poèmes (une centaine), pièces de théâtre et romans (cinq de chaque), sans compter les essais, biographies (dont un *Dickens* mythique, en 1906) et une crue d'articles parus dans l'*Illustrated London News* et le *Daily News*. Et tout ça pour quoi ? Pour devenir un être parfaitement « ordinaire », c'est-à-dire ordonné à l'entière création, benoît sous l'œil de Dieu (« *Il n'y a pas de choses plus grandes à dire de Dieu, si ce n'est qu'il fait des choses* »).

Ce destin chimérique, François Rivière, au fil du *Divin Chesterton*, première biographie française du « *grand échalas binoclard et hirsute qui semblait rêver tout haut* », le capte avec l'amour méticuleux d'un paysagiste (*lire l'entretien page 3*), précisant les axes significatifs (dont, hélas, un réel antisémitisme), choisissant ses anecdotes, décochant ses citations et ponctuant le tout d'œuvres graphiques épatantes.

Car le dessin est la première route taillée par ce fils d'un marchand de biens à la retraite (et marionnettiste amateur) et d'une demoiselle Grosjean, aux ascendances franco-helvétique. Une enfance *middle class* qui laissera à Gilbert le souvenir ébloui d'un « *éternel matin* ». Il n'opte pour les lettres qu'après avoir travaillé dans l'édition, pour se lancer ensuite dans la critique d'art, le journalisme, inaugurant son œuvre littéraire, en 1900, par un recueil de poèmes « nonsensiques » puis, en 1901, par une salve de défenses et illustrations, celles notamment des bergères en porcelaine, de l'humilité et du roman policier. En 1904, *Le Napoléon de Notting Hill* ouvre le roman contemporain à des espaces où - l'humour et l'absurde s'épanouissent dans la plus pétaradante fantaisie. Le branle était donné et « *l'étrange usine de sa tête ébouriffée* » n'allait cesser de produire, de rayonner et d'enthousiasmer son temps. Ses œuvres complètes, chez Ignatius Press, comprennent trente-cinq volumes.

Une croisade-bouffe

Grandi dans un milieu unitarien (rameau rigoriste du protestantisme), frotté de spiritisme, hostile au pessimisme décadent (autant qu'à l'impérialisme victorien), il s'oriente peu à peu vers le catholicisme romain, auquel il se convertit en 1922 et dont il ne cesse de défendre l'optimisme mystique et le réalisme théologique, aux travers d'essais polémiques (tels *La Chose : pourquoi je suis catholique*, 1929, qui paraît chez Flammarion, 324 p.), de biographies (*François d'Assise*, 1923 ; *Thomas d'Aquin*, 1933) et d'épiphanies romanesques en roue libre (*La Sphère et la Croix*, 1921).

Une croisade-bouffe, menée avec son ami Hilaire Belloc, qui connaît son acmé en 1911, avec la création des aventures du Père Brown, enquêteur en soutane avide de vertiges logiques, inspiré de son directeur de conscience. « *La science divine* » étant, pour ce thomiste tendance Groucho, oncle à héritage de tout le récit policier britannique, « *un sublime roman policier* ». Car ce qui irrigue l'entière production littéraire chestertonienne, du nonsense au débat théologique, de l'humour à l'évocation historique et à l'analyse politique, c'est à la fois le sentiment d'être une créature achevée, un être conçu pour la grande approbation croyante et l'incessante expérience de l'enfantine fraîcheur du tout.

Une vision ludique et savante du monde et de l'écriture qui lui attirera l'admiration tant de Claudel que de Borges, qui voyait en lui un « *maître en intrigues* », et d'Alberto Manguel, qui ouvre la postface à une anthologie de ses essais (*Le Paradoxe ambulante*, Actes Sud, 2004) par ces mots : « *Quand on lit Chesterton, on se sent submergé par une extraordinaire impression de bonheur.* » Et c'est dansant le Chesterton qu'ivres de joie nous entrerons dans la Nouvelle Jérusalem : « *Let's dance folks !* »

Le Divin Chesterton : biographie, de François Rivière, Rivages, 224 p.

Paru en 1936, l'année même de sa mort, cette autobiographie de Chesterton, scintillante, dense et approfondie, est un de ses ouvrages majeurs, équivalent de ses meilleurs contes, biographies et romans. Outre le fait qu'on y suit, narrée par l'intéressé, toute la lente germination de son génie littéraire et le façonnage de sa vision du monde (importance de l'enfance, portrait idéalisée de la famille, adolescence hantée par le mal, mariage, parcours religieux et professionnel, amitiés), c'est une description inoubliable de l'Angleterre édouardienne. Les chapitres sur Fleet Street, le quartier de la presse, l'évocation de Londres et les portraits littéraires constituent des morceaux d'anthologie. Mais ce qui compte sans doute le plus est le *sense of wonder*, la capacité d'émerveillement dont fait preuve Chesterton, la lumière intérieure miellée dont il baigne le déroulement de sa vie et l'ardeur caustique, l'humour en roue libre dont il émaille toutes ses analyses.

L'Homme à la clef d'or : autobiographie, de G. K. Chesterton, traduction de l'anglais par Maurice Beerblock, Les Belles Lettres, « Le goût des idées », 448 p.

C'est sans doute dans ses romans de « fantasy », comme *Le Napoléon de Notting Hill* ou *Le Nommé Jeudi*, mixte déboussolant d'intrigue policière, d'épopée science-fictionnelle et de conte fantastique, qu'éclatent au mieux le génie de Chesterton, sa frénésie imaginative, son sens des dialogues, ses pyrotechnies narratives qui mènent le lecteur à sauts et à gambades. Dont acte avec ce roman de 1909 narrant la fuite en avant, la cavale métaphysique de deux hommes que tout oppose, le catholique Maclan et l'athée Turnbull. Un périple qui les entraînera dans un bien étrange asile, havre angoissant aux allures kafkaïennes avant l'heure. Les étapes de cette saga sont ponctuées de rencontres avec des figures insolites, étranges ou diaboliques et l'occasion de tirades passionnées sur le duel, l'église et la libre-pensée.

Le nommé Jeudi, de G. K. Chesterton, traduit par Jean Florence, préface de Pierre Klossowski, L'imaginaire Gallimard, 2002

Le Napoléon de Notting Hill, traduit par Jean Florence, L'imaginaire Gallimard, 2001

François Angelier

LE MONDE DES LIVRES, 29 avril 2015

http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/04/29/chesterton-ivre-de-joie_4624784_3260.html#epOV1Ecf9WGvebA7.99

François Rivière : « Chesterton m'a rendu anglophile »

Fiéffé anglophile, classique de la bande dessinée, aux côtés de Floc'h, avec les séries *Albany* et *Blitz*, amateur d'œuvres-mondes et d'écrivains-monstres (Jules Verne, Frédéric Dard, Agatha Christie, Hergé et Simenon), historien du polar et romancier, François Rivière ne pouvait pas ne pas engager un jour le dialogue avec G. K. Chesterton, ce colossal poupon mystique qui traita l'Angleterre journalistique et littéraire comme un immense bac à sable.

Vous écrivez à propos de Chesterton : « *L'écrivain anglais, accompagnant ma vie, en a inondé de joie quelques-unes de ses plus belles heures.* » En quoi consiste cette joie ?

Ma découverte de Chesterton s'est produite à un moment de ma vie qui n'était pas parmi les meilleurs. Je me morfondais dans un pensionnat religieux, et c'est mon professeur d'anglais, l'abbé Eugène, un digne prêtre anglophile, qui m'a fait lire les premières nouvelles de Chesterton, celles mettant en scène le Père Brown, récits qui sont aujourd'hui encore les plus connus. Là, j'ai découvert l'écriture de Chesterton, son style. La lecture en fut difficile, j'avais 15 ans et n'étais pas, loin de là, un angliciste confirmé. Je n'ai pas cessé, depuis, de me promener dans tous les étages du monde de Chesterton. Ses mots, ses paradoxes, son art de manipuler les images, les clichés, tant dans le roman que dans l'essai, procurent de la joie.

Les nouvelles du Père Brown nous placent dans un univers qui est une vision inversée du monde réel, tête en bas. Bizarrement, on voit autrement, mais on voit mieux. Il y a une histoire où le petit curé détective se retrouve cerné de miroirs, son image se démultiplie, explose. On est dans le nonsense total, la fantaisie littéraire absolue ; la joie vient de cette sensation d'être ailleurs, dans un monde autre. Même si beaucoup d'auteurs anglais ont cette capacité d'inventer d'autres mondes, Chesterton est le seul qui vous donne la sensation que cet autre monde est *habitable*. Cela m'a rendu anglophile et donné l'envie de percer le mystère de ce pays que lui avait compris.

Avec Chesterton, les contraires s'abolissent. Pour reprendre la phrase de Breton, mystique, humour, politique, nonsense, histoire cessent d'être « perçus contradictoirement »...

Chesterton avait ce culot de prétendre que Dieu avait de l'humour. C'est ce qu'on lui a reproché. Kafka, lisant *Orthodoxie* et *Hérétiques*, a dit à son complice Janouch : « *Ce type est tellement joyeux qu'on voit tout de suite qu'il a rencontré Dieu.* » Chesterton rencontrant Dieu est comme ces Américains excentriques qui prétendent avoir eu des contacts extraterrestres et dialogué avec des petits hommes verts. Il y croit ; car il a réellement rencontré quelqu'un, « *la Chose* », comme il la nomme. Il n'avait pas peur de dire que toutes les autres religions, surtout les orientales, étaient de la foutaise. La seule vraie, selon lui, étant le catholicisme, synonyme de joie.

Qu'est-ce que signifiait, dans les trente premières années du XX^e siècle, être un intellectuel catholique en Grande-Bretagne ?

Chesterton s'est converti en 1922, mais il était catholique de cœur depuis longtemps. A cette époque, se dire catholique était prendre le contre-pied de tout le modernisme et de l'intellectualisme dictatorial, celui de H. G. Wells ou de George Bernard Shaw. Chesterton, roi du coq-à-l'âne et de la tête-bêche, intervertissait tout, faisant du conservatisme le garant du progrès. Pour lui, le catholicisme est un moyen de lutter contre l'ordre établi, contre l'aristocratie anglicane. C'est l'anticonformisme absolu. Chesterton était un marginal accompli. Il a tenu un bloc-notes pendant trente ans dans l'*Illustrated London News*, où il parlait absolument de tout, sauf de religion et politique, sujets tabous. En définitive, il ne faisait que ça et tenait en haleine ses contemporains avec des propos qui foulaient aux pieds les idées reçues.

Le monde étant une énigme policière, en écrire est le meilleur moyen de questionner l'univers. En inventant le Père Brown, Chesterton devient le parrain de toute la vague britannique du policier...

Il se trouve qu'il a dévoré, comme tous les adolescents de sa génération, les enquêtes de Sherlock Holmes, de même que les romans de Gaston Leroux et d'Émile Gaboriau. Il n'a jamais caché son amour des *penny dreadfuls*, les romans à deux sous. Il est donc à la charnière entre les pionniers du récit policier et les auteurs de l'âge d'or anglais des années 1920. Lui-même tâte le terrain et, surtout, ce qui est nouveau, écrit des articles théoriques sur le roman policier. En 1910, il écrit les premières histoires du Père Brown, un personnage sans équivalent de curé-détective. Ce faisant, il a permis l'excentricité à l'intérieur du genre ; Hercule Poirot lui doit beaucoup.

Mais n'est-ce pas avec ses romans de « fantasy » (*Le nommé Jeudi, La Sphère et la Croix, L'Auberge volante...*) que l'on touche au cœur de son œuvre ?

On ne peut comprendre Chesterton, conteur et romancier, si l'on ignore cet écrivain pour enfant célébrité qu'a été George MacDonald (1824-1905), une des grandes influences de Tolkien, ami de Lewis Carroll. Enfant, Chesterton était persuadé qu'un gobelin résidait dans la cave de ses parents et qu'une fée hantait le grenier familial. Tout cela se mêlait aux croyances religieuses. L'un de ses romans les plus caractéristiques, mêlant vision sociale, excentricité et cape et épée, est effectivement *Le nommé Jeudi*, récit de conspiration qui évoque à la fois le Tintin des *Cigares du pharaon* et *Fu-Manchu*, à la grande différence que les conspirateurs anarchistes de Chesterton, qui sont des policiers masqués, portent une réflexion théologique... Mais on pourrait parler également du poète Chesterton. Il a écrit un poème dont chaque strophe se termine par : « *Eh bien non, je ne me suiciderai pas ce soir !* » Enfin, il appartient également à une école d'écrivains-dessinateurs (comme Thackeray ou Carroll), lui étant plutôt caricaturiste.

Le Divin Chesterton : biographie, de François Rivière, Rivages, 224 p.

Propos recueillis par François Angelier
LE MONDE DES LIVRES, 29 avril 2015

http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/04/29/francois-riviere-chesterton-m-a-rendu-anglophile_4624781_3260.html#lFrBVbBqGtATroft.99

Préface de Borges à *L'œil d'Apollon*, de Chesterton

éd. Retz-Franco Maria Ricci, 1977. coll. « La Bibliothèque de Babel » dirigée par Luis Borges

Cinq contes choisis par Borges : « L'œil d'Apollon », « L'honneur d'Israël Gow », « Le duel du professeur Hirsch », « Les pas dans le couloir », « Les trois cavaliers de l'Apocalypse ».

« **Le monde était très vieux, mon ami, lorsque nous, nous étions jeunes...** », écrit Gilbert Keith Chesterton dans la dédicace du *Nommé Jeudi*. En effet, l'adolescence de Chesterton - né en 1874 - correspond aux années de désespoir de crépuscule du symbolisme et du mouvement décadent. De ce négativisme le sauvèrent la grande voix américaine de Whitman et celle de Stevenson, lequel mourut dans une île du Pacifique « **en chantant comme un oiseau chante dans la pluie** ». Affirmer qu'un homme aussi bon et affable que G.K. Chesterton fut aussi un homme secret, sensible à l'horreur des choses, peut nous surprendre, mais son œuvre, malgré lui, en témoigne. Ainsi, il compare les plantes d'un jardin à des animaux enchaînés, le marbre à une clarté de lune massive, l'or à un bûcher de glace, la nuit un nuage plus grand que le monde et à un monstre tout fait d'yeux. Il aurait pu être Kafka ou Poe mais, courageusement, il opta pour le bonheur, du moins feignit-il de l'avoir trouvé. De la fois anglicane il passa à la foi catholique, fondée, selon lui sur le bon sens. Il avança que la singularité de cette foi s'ajuste à celle de l'univers, tout comme la forme étrange d'une clef s'ajuste exactement à la forme étrange de la serrure. En Angleterre, le catholicisme de Chesterton a nui à sa renommée, les gens persistant à le réduire à un simple propagandiste catholique. Cela est indéniable, mais il fut aussi homme de génie, grand prosateur et grand poète.

Il est très significatif que ses deux splendides épopées, *The Ballad on the White Horse* (1911) et *Lepanto* (1912), commémorent des victoires de chrétiens sur des païens. La première célèbre une bataille d'Alfred le Grand contre les Vikings ; dans la seconde apparaissent tout à tour le sultan de Byzance, Mahomet dans son terrible paradis, Miguel de Cervantes rengainant son épée et rêvant déjà à Don Quichotte, et l'ombre constante de Don Juan d'Autriche, tendue vers la gloire. Sans préjudice de son grand amour pour l'Angleterre et la France, Chesterton vit toujours en Rome le centre du monde. Nous lisons dans une de ses lettres : « **Il est insensé d'aller à Rome si l'on n'a pas la certitude de retourner à Rome.** »

L'œuvre critique de Chesterton - ses livres sur Dickens, Browning, Stevenson, Blake et le peintre Watts - est aussi charmante que pénétrante ; ses romans, composés au début du siècle, mêlent le mysticisme au fantastique, mais son renom actuel est dû, avant tout, à ce qu'on pourrait appeler la geste du père Brown. On peut prévoir une époque où le genre policier, invention de Poe, aura disparu, étant de tous les genres littéraires le plus artificiel et celui qui ressemble le plus à un jeu. Chesterton lui-même a écrit que le roman est un jeu de visages et le récit policier un jeu de masques... Malgré cette remarque et la possible éclipse du genre, je suis sûr que les contes de G.K. Chesterton seront toujours lus, car le mystère suggéré par un fait impossible et surnaturel est aussi intéressant que la solution d'ordre logique que nos donnent les dernières lignes.

Avant de s'essayer à la littérature, Chesterton s'essaya à la peinture, et toute son œuvre narrative est remarquablement visuelle.

Maisie Ward, qui fut sa secrétaire et sa meilleure biographe, a commis une heureuse indiscretion en nous confiant que le maître, avant de commencer sa dictée, traçait furtivement, de son cigare, le signe de la croix. Ce géant obèse ne manqua jamais de s'en remettre à la protection divine.

Notre volume inclut le conte de Chesterton que j'estime le meilleur. Avec un long chemin blanc, des hussards blancs et des chevaux blancs, Chesterton monte un beau coup de partie d'échecs. Je me réfère au *Trois Cavalier de l'Apocalypse*. Dans *L'honneur d'Israël Gow*, le sombre château d'Ecosse est un élément essentiel d'un mystère apparemment insoluble ; dans *L'œil d'Apollon*, le culte d'un dieu antique sert l'exécution d'un crime ; dans *Les pas dans le couloir* est inventé un nouveau mode de déguisement ; le titre *Le duel du professeur Hirsch* - je ne veux pas être trop explicite - est déjà une pétition de principe.

L'ancien thème du double, qui inspira des livres fameux à Stevenson et à Dostoïevski, est repris ici de façon originale, selon des modes très variés que je ne dévoilerai point par avance au lecteur, mais que ce dernier soupçonnera et découvrira peu à peu avec un étonnement renouvelé.

La littérature est une des formes du bonheur ; et aucun écrivain, peut-être, ne m'a procuré autant d'heures heureuses que Chesterton. Je ne partage pas sa théologie, comme je ne partage pas celle qui inspira *La Divine Comédie*, mais je sais que l'une et l'autre furent indispensables à la conception de ces œuvres.

Chesterton fut sur le point, une certaine fois, de venir en visite à Buenos Aires. Je devais être invité au dîner offert en son honneur et je m'en étais réjoui. Pourtant, je ne pus m'empêcher de penser que, pour la magie, mieux valait qu'il ne vînt pas, qu'il restât dans son limpide lointain. Je me dis aussi que, le connaissant comme mon meilleur ami, c'était déjà suffisant.

Jose Luis Borges (1977)

